

Le Festival d'art dramatique 1963 La semaine poids-plumes

Jacques Bobet

Volume 5, numéro 2 (26), mars-avril 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30218ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bobet, J. (1963). Compte rendu de [Le Festival d'art dramatique 1963 : la semaine poids-plumes]. *Liberté*, 5(2), 155-157.

La semaine poids-plumes

Sont-ils cent, deux cents, trois cents?... Trois cents en plus de ceux qu'on attendait et qui ont déjà pris tous les sièges y compris les sièges réservés... Combien vont déferler comme autant de farfadets dès que les lumières baissent pour s'installer sur un pied, sur une fesse, sur une genou, entre deux sièges, entre deux marches, entre deux courants d'air et jusque sur les marches de la scène? Il y a dès ce premier soir un figurant installé à l'avant-scène; mais on ne saura vraiment avec certitude s'il appartient à la pièce qu'une heure et demie plus tard. Jusque là c'est peut-être un spectateur un peu plus avancé, ou plus familier que les autres. Ils se ressemblent tous d'ailleurs: à la porte, dans la salle, dans les coulisses, sur la scène. Blonds ou bruns, ou roux, coiffés haut, coiffés plat, coiffés bouffant, imberbes, barbes, barbiches, ils n'ont semble-t-il en commun qu'une chose: la volonté acharnée de ne ressembler absolument à personne d'autre, et c'est cette volonté, bien entendu, qui fait qu'on les discerne à peine les uns des autres. S'ils ont autre chose en commun ce doit être l'amour du théâtre espère-t-on. En tous cas, ils seront là chaque soir, toute la semaine, remarquablement dociles en somme, compte tenu de l'inertie presque totale du service d'ordre. Et aucun d'eux, sans doute, ne pesant beaucoup plus, en moyenne, que les cent livres. Ce sont les poids-plumes du théâtre.

Des poids-plumes, ils ont encore la tendance à se soulever à la moindre brise. Passe-t-il sur la scène le souffle de ce qui pourrait, peut-être, à la rigueur, être le ton juste pour une réplique, ils sont tous déjà demi-levés, les mains prêtes, les émotions bandées, les réflexes en faisceau. Au moindre contact entre la scène et le public c'est une volée de coups qui s'échangent. Ils répliquent à

tout, à l'extinction des lumières, à l'allumage des projecteurs, aux premiers accords de musique, à la première entrée en scène, comme à la première sortie. Les soirs "anglais" (Osiris Cry et Look homeward Angel) la pétulance est à peine moindre, le poids moyen à peine supérieur, le conformisme à peine plus sensible. Tout au plus s'y retrouve-t-on mieux dans le numérotage des sièges.

Ceci dit le combat se livre en six rondes et c'est une succession fantastique de coups donnés dans le vide: à ce public plus léger que l'air on offre successivement des pièces qui se déroulent en pays occupé pendant la guerre, une autre à Dieppe au moment du débarquement-simulacre de 1942, une autre dans le sud des Etats-Unis. Les metteurs en scène sont auteurs, les auteurs sont acteurs, les décorateurs sont figurants, les figurants directeurs; c'est la guerre, le meurtre, le massacre, la déchéance humaine, le triomphe de la mort, la désespérance universelle, choix de pièces incroyables, interprétations incroyables. Il faut être jeunes pour être aussi tristes aussi gaiement! Aussi légèrement!... Le besoin d'aller choisir une pièce d'Adamov au lieu de l'écrire soi-même!... Et avec tout cela des moments folichons: un auteur qui se nomme Maxine Quelque-chose, qui écrit une pièce un peu comme Arthur Miller, et qui, lorsqu'elle se lève dans la salle pour saluer, ressemble à Marilyn Monroe! Durant cinq rondes c'est l'échange à peu près le plus vain qui se puisse imaginer. Les coups partent à droite et à gauche et passent par-dessus la tête de l'adversaire ou à côté. On croit assister à ces combats d'enfants qui ferment les yeux dès le premier coup et tapent dans le vide à tours de bras. Les répliques qui pourraient peut-être amorcer un début de vrai combat se gaspillent dans la hâte, d'autres viennent de si loin qu'elles sont éventées avant même d'atteindre ce public de bonne volonté qui fait l'impossible pour se mettre au devant des coups, qui appelle l'uppercut, qui crie de toutes ses fibres pour qu'on l'envoie au tapis, qui essaie lui-même de se persuader qu'il souffre, qu'il se pâme, qu'il va s'effondrer d'une seconde à l'autre...

A la sixième fois, les murailles tombèrent! Les coups portèrent. A l'aide de quelques pointillés sur un écran, de quelques transparents, d'une petite femme vue en ombre chinoise, et de quelques autres plaisanteries de ce genre y compris un superbe texte de Claude Jasmin, un travail admirable d'Yves Gélinas, et une collaboration toute naturelle semble-t-il d'acteurs "faits ex-

près", le public alla au tapis. Encore Monsieur Jasmin peut-il sans doute se féliciter que la salle ait été ce dernier soir considérablement plus âgée, c'est-à-dire considérablement plus révolutionnaire que les autres soirs, sans quoi elle se serait sans doute tapie dès la première réplique dans le noir, sans plus oser relever la tête. Ce sont les tout jeunes gens, ceux qui depuis cinq soirs demandaient le meurtre, qui poussèrent, ce dernier soir, des soupirs suffoqués et échangèrent des regards mal assurés.

Mais c'était sans doute parce que l'on venait de changer de classe sans prévenir. La pièce de Claude Jasmin n'est déjà plus dans les poids-plumes. L'eût-elle été au début de la soirée, elle ne l'aurait plus été à la fin, ayant été chargée et surchargée de tant de trophées que tout autre pièce aurait sombré sous le poids.

Jacques BOBET